

Johannesburg dans les romans de Nadine Gordimer

Benaouda Lebdai

► **To cite this version:**

Benaouda Lebdai. Johannesburg dans les romans de Nadine Gordimer. Alizés: Revue angliciste de La Réunion, Faculté des Lettres et Sciences humaines (Université de La Réunion), 2007, Colloque “ Equilibres environnementaux, énergies renouvelables et développements urbains ”, pp.201-211. hal-02343097

HAL Id: hal-02343097

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02343097>

Submitted on 1 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Johannesburg dans les romans de Nadine Gordimer

Johannesburg, créée vers 1880 pour ses richesses minières, est une « ville de migrants » (Gervais-Lambony 73), comme l'ont été les parents de Nadine Gordimer qui est née à 300 m d'une mine d'or : « in one of those small gold-mining towns near Johannesburg » (Gordimer *Conversations* 49). Cet environnement a marqué la romancière qui l'a intégré dans ses romans, donnant aux histoires qu'elle narre un ancrage et une authenticité particulière que je propose de décoder. Toute ville est une géographie physique mais aussi une géographie humaine, donc un lieu de vie, de travail, de commerce, un lieu de politique, de pouvoir et de conflit, un lieu de rencontre et de solitude, autant de points que je propose d'analyser à travers la représentation de Johannesburg dans quelques romans de Nadine Gordimer. Comment s'exprime cette représentation romanesque quand on sait que l'apartheid « est une manipulation territoriale au service d'une manipulation identitaire » (Gervais-Lambony 121) et quand on sait les positions anti-apartheid de la romancière qui fait une distinction entre sa posture politique personnelle et son état d'écrivaine :

« I am not a preacher or a politician. It is simply not the purpose of a novelist... my writing does not deal with my personal convictions; it deals with the society I live and write in » (*Conversations* 83) ?

Je propose donc de voir comment la réalité historique de la ville transparaît dans son écriture fictionnelle. Les théories de Frantz Fanon sur l'espace colonial, ainsi que les réflexions d'Edward Saïd sur le recouvrement de la géographie territoriale serviront de cadre

théorique à ce travail où je confronterai la fiction et la réalité du Johannesburg de Nadine Gordimer¹.

Nadine Gordimer installe ses personnages dans Johannesburg², un environnement urbain soumis à la politique d'apartheid, une séparation physique et psychologique entre Blancs et Noirs qui apparaît dès le premier roman *The Lying Days* où la partie intitulée "The City" (205) n'est autre que le Johannesburg des années 50, une ville faussement rurale : « It's all quiet [...] the rural peace of Johannesburg » (317), un commentaire ironique suggérant le calme avant la tempête. A l'instar de D. H. Lawrence, Gordimer évoque l'environnement pour exprimer les atmosphères sociales lourdes. La révolte imminente est exprimée ainsi : « In a patch of dark suffusion over the outskirts of Johannesburg... I could hear thunder prowling ; now and then at the sky with a vicious claw that drew lightning » (283-84). Le grondement provient d'un lieu annonciateur de remous sociaux. Cette vision de la ville dont la quiétude n'est qu'apparence donne au personnage autodiégétique Helen Shaw une profondeur qui signale sa prise de conscience d'un environnement socialement déséquilibré dont la perception remonte à l'enfance, quand la division entre Noirs et Blancs y était non dite mais perceptible par la présence diffuse de domestiques noirs, de « nannies » noires, de commerçants noirs. La grève des travailleurs noirs de Johannesburg marque son éveil brutal à la réalité. Elle découvre la géographie raciale d'une ville comparée à une bête : « Over to the left, Johannesburg opened its mouth in its usual muffled roar » (317). Personnifiée, la ville se transforme en monstre menaçant et la violence physique est décrite avec réalisme par le prisme d'un article de journal :

That night the rioters stoned the police [...] The police fired to the mob. A bus queue shelter was demolished, coffee stalls overturned, shops looted and gutted, and a cinema burned to the ground [...] The police got out of their cars and fired. At Orlando trains were stoned (322).

Orlando le premier *township*, Soweto et les « *locations* » (329) sont clairement cités et le retour au calme précaire est exprimé ainsi :

¹ Frantz Fanon était interdit en Afrique du Sud pendant l'apartheid. Voir Gordimer *Conversations* 52.

² Elle y a habité les trente premières années de sa vie sans en sortir. Voir Gordimer *Conversations* 210.

« The happening of the riots was absorbed into the life of the city again » (*ibid.*). Une métaphore suggère la fin des violences dans une ville en turbulence : « One morning the city came up out of the night » (332). L'écriture gordimérienne joue sur l'implicite et le réalisme, les métaphores et les images pour évoquer la ville et ce qui s'y passe.

La ville, vécue de l'intérieur dans *The Lying Days*, est perçue de l'extérieur dans *A World of Strangers*. Toby Hood, un anglais qui débarque dans Johannesburg avec son statut d'étranger, s'introduit dans les deux parties de la ville qui sont fermées l'une à l'autre. Sa neutralité fait qu'il établit des liens avec les deux communautés qui se côtoient mais ne communiquent pas comme le montre Frantz Fanon qui définit la ville coloniale comme étant un espace binaire : « le monde colonial est un monde compartimenté » (7), avec la ville européenne et la ville indigène et c'est exactement ce que Toby Hood découvre quand il évolue dans cet environnement binaire :

It was true that a black man and a white man, though acquainted, were unlikely to run into each other again by chance in Johannesburg. The routine of their lives might run parallel most of the time, but it was astonishing, how effective were the arrangements for preventing a crossing (Gordimer *A World* 115).

Ce passage nous dit la non-communication entre les communautés, celles de la ville fermée et celles des *townships* cachés. Durant l'apartheid Johannesburg était composée de quatre municipalités blanches et de *townships*³, deux ensembles qui définissent la ville comme étant une ville coloniale. Toby développe une relation amicale avec Steven Sitole, un révolutionnaire noir qui vit dans une semi-clandestinité. Son lieu d'habitation dans les *townships* est un endroit difficile à retrouver, un dédale où il n'y a ni téléphone, ni nom de rue, ni plan urbain :

A whole complex of streets [...] a place half imagined (tin huts, sacking over the doorways in a newspaper picture), half remembered (between mean houses, narrow darkness crowded with the sleeping presence of too many people (*A World* 115).

³ Ces townships sont : Soweto, Alexandra, Eldorado Park et Lenasia. Voir Gervais-Lambony, 66.

L'économie influe sur l'environnement car d'un côté il y a les espaces dortoirs cachés, les *townships*, les « *locations* », les « *shanty towns* », où la pauvreté est frappante et que l'on retrouve dans *Burgher's Daughter* ou *The Conservationist* et de l'autre côté il y a la ville blanche avec ses rues calmes, presque désertes, une ville riche, protégée, celle des bijoux, des belles bâtisses avec piscine, de la bonne chère et le bonheur de vivre :

At Alexanders', presents, flowers, glasses and food covered luxury with abundance; even the garden, in the swell of midsummer sap, was heaped with so much colour, so pollen-thick, so vibrant with bees, criss-crossed by birds, so heavy with peaches and plums whose delicious over-ripeness smelled headier even than the perfumes of the women, that the very texture of the air was plenty (*A World* 189-90).

Entre ces deux lieux opposés, un troisième espace est présent dans la ville, celui des classes moyennes blanches. Le premier lieu de résidence de Toby à Johannesburg ne respire pas le luxe :

I found somewhere to live; a flat, ugly but cheap in the steep suburb of boarding-houses and flat buildings that was more an extension of the city than a suburb. At the corner, trams lurched down or struggled up, screeching. The street was one of those newly old streets that I saw all over Johannesburg—a place without a memory (*A World* 64).

C'est un espace de l'entre-deux, une extension, et Johannesburg est révélée comme étant une ville sans mémoire car l'espace urbain blanc doit respirer l'argent. Les bâtisses qui ont plus de vingt sont considérées comme vieilles et sont appelées à être détruites pour construire d'autres maisons plus grandes, plus belles. Le rêve des classes moyennes blanches qui vivent dans ce troisième espace est d'intégrer l'espace de la réussite de Parktown par exemple.

Toby Hood développe une relation conflictuelle avec Johannesburg à cause de la topographie qui influe sur les relations humaines. Ses relations humaines n'aboutissent pas à cause de la cassure physique et sociale de la ville qu'il n'accepte pas. Son retour vers la Grande-Bretagne symbolise son rejet de cette « ville cruelle » sociologiquement et politiquement unique au monde. Il a mûri à son contact. Nadine Gordimer donne la vision d'une ville dont on ne sort pas indemne : « when I went back to England [...] reality was left behind in Johannesburg » (*A World* 258).

Johannesburg cristallise les injustices. Elle provoque des réactions extrêmes chez les travailleurs noirs et ainsi elle devient un lieu de science-fiction. Une révolution éclate dans cette ville bicéphale, créatrice d'inégalités et de frustrations, bloquée à cause de la frontière raciale et des conditions de vie des Noirs. Les Noirs, invisibles, se révoltent de manière violente, faisant fuir les Blancs : « Riots, arson, occupation of the headquarters of international corporations, bombs in public buildings [...] a chronic state of uprising » (Gordimer, *July's People* 8). Le quartier des banques de Johannesburg est présenté comme l'espace par excellence de l'identité des dominateurs, de leur puissance économique et de leur confort. Le récit dévoile de manière poignante combien le confort bourgeois est éphémère pour les Blancs. Les noms et les titres sont cités avec ironie car ils ne servent plus à rien dans leur fuite effrénée : « Bamford Smales... Caprano & Partners, Architects. Maureen Hetherington from Western Areas Gold Mines » (2). Deux Johannesburg reviennent à la surface : celle du domestique noir July, qui n'était que cela dans la ville, utile mais invisible, solitaire, et celle des Smales symbolisée par la maison cossue et la « *master bedroom* » (119), remplacée par la « *mud hut* » (*ibid.*) dans le village de July. Si la grande maison de Johannesburg est le lieu de la non-communication, de la puissance, la hutte en terre devient le lieu de l'humilité et de la découverte de soi. Johannesburg est espace-son, personnifiée par une voix de radio, un bruit de fond d'une station que Bam Smales capte mal et la ville devient paroles inaudibles en provenance de Diepkloof « the military base between Soweto and Johannesburg » (112), un espace tampon. La cassure de la ville et sa militarisation est accentuée par la cacophonie qui transmet les nouvelles de sa destruction : « everybody coming very bad, killing [...] burning » (114). Le Johannesburg des De Beers, du luxe et des banques, déconnecté des *townships* et de la misère des Noirs, est quand même le lieu vers lequel Maureen Smales veut retourner. Johannesburg, symbolisé alors par un hélicoptère, technologie sophistiquée comme peut l'être la ville dans sa promesse d'une maison avec tout le confort moderne : « a kitchen, a house just the other side of the next tree » (195), où l'attend cet hélicoptère sauveur. La fracture environnementale est physique et psychologique et la symbolique fictionnelle d'un Johannesburg en feu est un

message fort d'une vision apocalyptique adressée aux Blancs pour qui un retour n'est possible que si la politique de l'apartheid cesse.

Dès les années 90, la société sud-africaine amorce une nouvelle ère de recouvrements territoriaux comme dit Edward Saïd : « a slow and often bitterly disputed recovery of geographical territory » (252), qui fait suite aux nombreuses luttes de décolonisation des esprits. Johannesburg se redéfinit et s'adapte à l'évolution historique. Le nouvel espace social « arc-en-ciel » désiré par Nelson Mandela est au cœur de l'écriture post-apartheid sans qu'il y ait de vision idyllique de la ville. Nadine Gordimer met en scène le difficile chemin de redéploiement des groupes sociaux par rapport aux nouveaux enjeux historiques. La transcription de l'espace urbain souligne les difficultés d'adaptation, les réticences des uns, le malaise des autres. Les déplacements dans le nouvel espace comme celui du personnage de Vera Stark dans *None to Accompany me* montre une ville en mouvement. La militante anti-apartheid mène un dur combat pour la rétribution des terres, « la valeur la plus essentielle, parce que la plus concrète » (12) pour le colonisé, disait Fanon. Les péripéties du récit conduisent la protagoniste aussi bien dans les zones dangereuses que dans les quartiers huppés, montrant une ville en ébullition où chacun défend ses droits et ses acquis. Les relations entre les personnages sont complexes et conflictuelles, à l'image de la ville redécouverte par les exilés. Le rapatriement des militants de l'ANC souligne le choc du retour d'abord à l'aéroport de Johannesburg qui est un espace de retrouvailles bruyantes, un lieu politiquement fraternel. La perception change lors de l'installation dans les lieux de résidence de transit qui ne correspondent pas à leurs espérances et à leurs rêves. Le retour à l'espace ancestral leur fait presque regretter l'exil. L'insalubrité des foyers d'accueil fait que Sally pense au sous-sol de Londres et au logement de Stockholm avec nostalgie. La rencontre avec la ville leur montre que la situation de ceux qui sont restés n'évoluent pas et que leur adaptation à la nouvelle liberté dans l'espace urbain est problématique car, marqués par tant d'années d'oppression spatiale où il leur a été répété qu'ils n'étaient pas des êtres humains à part entière. Leur place était en dehors du centre-ville et le récit montre comment la nouvelle liberté de circulation crée des comportements peu civiques que ces exilés ne comprennent pas.

L'occupation progressive des immeubles du centre-ville par les squatters noirs transforme les appartements en taudis. De nombreuses références sont faites à ces squatters, ces Noirs de l'exode rural qui détériorent le centre-ville. Cependant, le texte gordimérien ne condamne pas mais constate avec compréhension ces difficiles adaptations. La romancière pose aussi le difficile positionnement des Blancs qui se barricadent dans les nouveaux beaux quartiers, des Blancs à qui il a été répété que les Noirs ne pouvaient être que dangereux. Dans ce nouveau Johannesburg les communautés ethno-linguistiques se fortifient, la rétribution des richesses et la gestion de nouveaux espaces sont rudes à mener psychologiquement après tant d'années d'apartheid.

La gestion des nouvelles relations entre Noirs et Blancs dans la ville est le sujet de *House Gun* qui problématise la déstructuration des préjugés et des territoires culturels, cette problématique de la « réinscription » est plus longue à résoudre selon Edward Saïd (253). La vie d'une famille de Blancs bascule suite au meurtre commis par leur fils dont la vie dépend d'un avocat noir. Dans ce nouveau Johannesburg Nadine Gordimer aborde la question des frontières psychologiques et physiques entre Blancs et Noirs. Dans les *townships*, l'homosexualité est une question taboue, et c'est dans la maison cossue de Duncan, « the property », lieu de rencontre d'un groupe d'amis homosexuels, que la tragédie a lieu (207). Le récit montre que les préjugés raciaux se désagrègent dans cet espace post-apartheid qui se redessine au niveau sexuel et social.

Les nantis noirs comme Beki occupent l'espace des quartiers des affaires. Promoteur immobilier, il gère son entreprise à partir de son « fifteenth floor of one of those corporate headquarters where bonds for millions are being negotiated for industries and housing down there below » (169). La romancière intègre la nouvelle sociologie de la ville à tous les niveaux. La réappropriation de l'espace réservé aux Blancs pendant l'apartheid par la nouvelle bourgeoisie noire est signalée par l'avocat Motsamaï qui habite dans une de ces maisons coloniales bâties dans les années 30 et qui représentaient la richesse et le pouvoir :

« Architects they employed interpreted [...] ideas in accordance with their own conception of prestige and substance, the plantation-house pillars of the Deep South and the solid flounced balconies from which

in Italy fascists of the period were making speeches. In the gardens, standard equipment, were swimming pools and tennis courts » (166).

L'architecture passée, connotée à un système fasciste, rachetée par un Noir sud-africain est symbolique d'une justice rendue. Mais, il se trouve que ce sont ceux qui rentrent d'exil avec des diplômes qui achètent les maisons huppées d'antan. Avec une pointe d'ironie, Nadine Gordimer indique que ce nouvel espace de vie est protégé par un matériel électronique sophistiqué contre les cambriolages comme celui des maisons des Blancs : « against those who remained in townshipyards and city squatter camps » (167). Au-delà de la séparation raciale la romancière révèle un nouveau clivage dans la ville, le clivage de classe.

Le Johannesburg des plus démunis est présent aussi. Les gens de la rue, les enfants abandonnés errent à la recherche de drogue et de nourriture pour survivre. Dans *House Gun*, ce nouvel espace est en arrière-plan de l'intrigue principale, bien présent, comme la mendicité : « a beggar sprawled against a shopfront » (180). La délinquance est une réalité dans les rues de Johannesburg où des enfants détruisent leur cerveau en « sniffant » des pots de colle. Cette drogue à bon marché devient un véritable fléau :

« There is a face at the window. It's the familiar face, the city's face of a street boy [...] The boy has his glue-sniffer's plastic bottle half stuffed under the neck of the garment he's wearing, his black skin is yellowed, like a sick plant » (*ibid.*).

L'abandon et la pauvreté de ces enfants sont les chocs en retour de l'apartheid. Ces enfants font partie du décor de l'espace urbain, de cette nouvelle configuration de la ville, désertée par les Blancs qui ont créé Sandton, la partie surprotégée de Johannesburg.

Lors d'un entretien en 1998, Gordimer affirme que « Johannesburg is no longer a white city » (The Salon Interviews). Dès les premières pages de *The Pickup*, le registre de la représentation de l'espace urbain est celui de la normalité. La description de la vie avec brouhaha, bouchons, badauds de toute sorte : « a woman in a traffic jam among those that are everyday in the city, any city » (4), pourrait s'appliquer à n'importe quelle grande ville. L'adverbe « any » n'est pas anodin car il transcrit l'image d'un centre-ville vibrant où le mélange et le métissage sont devenus une

réalité banale : « a bazaar of all that the city had not been allowed to be by the laws and traditions of her parents' generation » (5). Johannesburg est une ville ouverte à l'image d'autres villes riches, devenant même un pôle d'attraction pour le reste de l'Afrique, une métropole où s'inscrit la globalisation⁴. Nadine Gordimer crée un espace central plein d'espérance pour cette nouvelle Afrique du Sud : le « El AY », café qui se veut être l'image de la société « arc-en-ciel » voulue par Nelson Mandela. Ce lieu est composé de jeunes de toutes les couleurs pour qui la notion de race est une idée dépassée. Cet espace symbolise fortement l'Afrique du Sud rêvée par la romancière qui, malgré les censures et les pressions réside toujours à Johannesburg. Au-delà de la question de l'espace de Johannesburg, la romancière plaide pour la possibilité pour tous d'occuper *tous* les espaces s'ils le désirent, un appel d'ouverture pour ce monde fait de frontières. Cependant Nadine Gordimer reste vigilante sur la question des espaces de liberté.

A travers l'histoire de Julie et de Abdu, la question des migrations est au cœur du récit. Julie, une jeune fille blanche libérée des schémas réducteurs de l'apartheid et des préjugés racistes rencontre Abdu qui dévoile un quatrième espace géographique et psychique, celui des travailleurs clandestins, des sans-papiers. Économiste de formation, Abdu : « *has become a grease-monkey* » (*The Pickup*, 15), et vit dans des conditions de pariah : « a lousy job and a shed to live in » (53). Le lecteur découvre un Johannesburg officiel qui traque les Africains étrangers mais tolère le travail au noir. La corruption et les pots de vin sont des fléaux post-apartheid : « It is the epidemic that attacks the freedom won for our country, sickening us from inside, one of the running sores of corruption » (79). Le Johannesburg que décrit Nadine Gordimer n'échappe pas aux « mésaventures de la conscience nationale » après les indépendances contre lesquels Frantz Fanon met en garde dans *Les Damnés de la terre* (95).

Pour conclure, la représentation littéraire de Johannesburg montre l'évolution physique et humaine de la ville des années 50 à nos jours. Nadine Gordimer en donne une représentation réaliste doublée d'une vision symbolique. La ville est sans nul doute une vitrine de la situation politique du pays, un paradigme. La présence

⁴ Voir Philippe Gervais-Lambony, 66.

appuyée de l'ancrage spatio-temporel de Johannesburg enrichit l'œuvre de Nadine Gordimer lorsqu'on sait que les histoires ou les idées « deviennent générales quand on les détache des conditions spatio-temporelles »⁵. Le lecteur n'a pas de longues descriptions physiques de cet environnement, en revanche il y voit un mélange subtil de sociologie urbaine et de psychologie humaine qui permet une perception unique de cet espace. Les personnages de Nadine Gordimer constituent cette capitale économique grâce à des intrigues convaincantes. L'espace, le temps et l'humain y sont étroitement liés. Le lecteur est loin de l'image édulcorée, de la carte postale peinte pour le ministère du tourisme sud-africain, pendant ou après l'apartheid⁶. Bien au contraire, de manière implicite, de par leur vie, les personnages dénoncent les difficultés inhérentes à cette métropole. « Ecrivain naturel » (Gordimer citée par Caldwell), conteuse née, Nadine Gordimer, à la fois réaliste et poétique, est un témoin alerte de cet espace urbain si présent dans la mémoire collective internationale. Elle en est la conscience. L'intérêt de ses romans, par rapport à sa relation avec Johannesburg, réside dans le fait qu'elle y tricote indéniablement des passerelles entre les histoires, l'Histoire et la géographie, entre la réalité et la fiction, entre le quotidien et les mythes, entre la topographie, l'architecture et le citoyen, quelle que soit la couleur de la peau, quelle que soit la classe sociale, pour tendre vers la perception d'une ville qui a du caractère à cause de son histoire tragique.

En novembre 2006, Nadine Gordimer fut victime d'un cambriolage dans sa maison à Johannesburg. Son seul reproche fut : « La seule chose regrettable c'est qu'il m'ont forcée à leur donner l'alliance à laquelle je tenais tant » (« Les maisons violées »). Même touchée personnellement, elle ne blâme pas mais suggère des solutions pour les jeunes délinquants : « Je ne crois pas que la réponse est une augmentation de la police. Ce sont des pauvres jeunes gens sans horizon qui ont besoin d'éducateurs, de formation et de travail » (*ibid.*). Elle explique la violence post-apartheid dans la

⁵ Locke, cité dans *Littérature et réalité*, 27.

⁶ Nadine Gordimer réside toujours à Johannesburg, contrairement à J. M. Coetzee qui a émigré vers l'Australie. Elle regrette ces départs, ces sorties de l'histoire de l'Afrique du Sud. J. M. Coetzee est le second écrivain sud-africain à obtenir le Prix Nobel de littérature en 2002.

vie. Elle ne l'occulte pas dans ses romans. Johannesburg fait partie de sa construction identitaire et les histoires qu'elle narre et construit constituent une mémoire vivante de cette architecture physique et humaine complexe.

Benaouda Lebdaï⁷

Bibliographie

- Barthes, Roland, Philippe Hamon, Michael Fiffaterre, Leo Bersani et Ian Watt. *Littérature et réalité*. Paris : Seuil, 1982.
- Caldwell, Gail. « South African Writer Given Nobel Nadine Gordimer Chronicled Sorrows Of Her Native Land ». *From the Archives*. 4 octobre 1991. *The Boston Globe*. Accès le 15 août 2007.
< <http://www.boston.com/globe/search/stories/nobel/1991/1991m.html> >.
- Fanon, Frantz. *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspéro, 1968.
- Gervais-Lambony, Philippe. *Territoires citadins, 4 villes africaines*. Paris : Belin, 2003.
- Gordimer, Nadine. *The Lying Days*. 1953. London : Penguin, 1994.
- Gordimer, Nadine. *A World of Strangers*. 1958. London : Penguin, 1988.
- Gordimer, Nadine. *Conversations with Nadine Gordimer*. Jackson : University Press of Mississippi, 1990.
- Gordimer, Nadine. *The House Gun*. London : Penguin, 1998.
- Gordimer, Nadine. *The Pickup*. London : Bloomsbury, 2002.
- Gordimer, Nadine. *July's People*. London : Bloomsbury, 2005.
- Gordimer, Nadine. *The Salon Interviews*. 6 mars 1998, 6. Accès le 15 août 2007.
< http://www.salon.com/books/int/1998/03/cov_si_09int2.html >.
- « Les maisons violées de Nadine Gordimer », *Match du Monde* Janvier-Février 2007: 34-35.
- Saïd, Edward. *Culture and Imperialism*. London : Vintage, 1994.

⁷ Université d'Angers.